

réanda sur tout un monde, trouveront dans ces pages magnifiques, ou plutôt dans cette galerie de tableaux, non seulement ce qu'il y a de plus curieux en miniature dans ces rares manuscrits du moyen-âge qui se paient au poids de l'or, mais encore ce qui se voit en peinture de plus délicat et de plus brillant dans les basiliques et les musées.

Un autre mérite artistique de l'ouvrage est le choix d'un système d'ornement pour l'encadrement du texte. Varié avec chaque page, ce beau travail, dirigé, disent les artistes, par les conseils du P. Martin, profondément versé en ce genre, sans offrir de l'archéologie pure, ni présenter aux yeux du lecteur un calque servile des grands maîtres d'une autre époque, reproduit cependant les genres distincts et les progrès ou les goûts de tous les siècles, à partir de l'Anglo-Saxon du septième jusqu'au genre Italien de la renaissance, et à ceux des siècles de Louis XIV, et de Louis XV.

A tous ces titres, et à bien d'autres, l'ouvrage aurait certainement sa place marquée, non seulement dans les bibliothèques publiques, mais dans tous les établissements où s'enseignent les beaux-arts et dans celle des artistes qui s'occupent de décors, si le prix élevé ne devait probablement avoir pour résultat d'en réserver la jouissance exclusive aux riches amateurs.

Quant au texte même, quelque puisse être le mérite d'un exposé historique et dogmatique des plus hauts mystères, de la religion dû à deux plumes habiles; au milieu de tant de artistiques, il ne sera probablement à bien des yeux qu'un riche accessoire et un blâme *riccone*.

Ce texte, comme l'annonce le titre, est du P. Arthur Martin, frère de l'ancien Recteur du Collège Ste. Marie. Les éditeurs nous apprennent qu'avant son départ pour le Nord de l'Italie, terme de ce voyage qui fut pour lui le dernier, l'illustre religieux, dont la science, non moins que la religion, déplore la perte prématurée, leur avait remis le manuscrit de cet ouvrage auquel il espérait, à son retour, mettre la dernière main. Heureusement pour leur travail, il avait prié un de ses frères en religion de le compléter pendant son absence. C'est ainsi que naturellement et comme par héritage, celui-ci a dû se charger de revoir une dernière fois cette œuvre, de la compléter, en comblant quelques lacunes et en y joignant une introduction.

Ce collaborateur de l'auteur principal est le R. P. Tallhan, et nous avons pu voir dans l'exemplaire annoté qui nous a passé sous les yeux, combien sa large part à la collaboration lui eût donné de droit à ce titre s'il eût voulu le prendre.

La position actuelle de celui-ci, comme professeur ordinaire de l'Université Laval, non moins que l'intérêt du sujet, devait appeler notre attention sur un ouvrage qui à certains égards cesse de nous être étranger.

CHEVALIER.—*De la boussole probable de l'or, des conséquences commerciales et sociales qu'elle peut avoir et des mesures qu'elle provoque.* 1 vol. in-8o, Paris, 1850. Librairie Capelle.

Il y a quelques années, une question qui occupait vivement les esprits et qui était à l'ordre du jour, même dans les cercles où l'on raisonne le moins sur les problèmes économiques, était la question de l'or. En 1854 et en 1855, les hôtels des monnaies fournissaient à la circulation plus de 500 millions en pièces d'or, tandis que, sous le règne de Louis-Philippe, on en frappait à peine pour une somme de 12 millions en moyenne. Aujourd'hui, d'autres questions ont remplacé la question de l'or dans la faveur populaire; le bruit de nos victoires ne permet guère d'écouter d'autres conversations que celles de la politique et de la guerre. D'ailleurs, il semblait que la question de l'influence de l'or se fut amoindrie d'elle-même; la crise commerciale et la guerre de l'Inde avaient quelque peu diminué l'importation de l'or et l'exportation de l'argent. Mais la difficulté n'en subsiste pas moins; et, si l'on renonce pour le moment à lutter contre un danger qu'on croit imminent, il est néanmoins nécessaire de chercher quels obstacles on pourrait lui opposer. La science n'a pas les mêmes devoirs que l'administration; la où l'une croit encore devoir temporiser et réfléchir, l'autre doit étudier les problèmes et éclairer les esprits. C'est une tâche à laquelle M. Michel Chevalier s'est dévoué avec une ardeur infatigable. Des l'époque de la découverte des mines de Californie et d'Australie, il a prédit l'invasion de l'or et la dépréciation de la monnaie. Cette invasion a eu lieu, et M. Michel Chevalier a demandé, à plusieurs reprises, qu'on donnât au système monétaire de la France l'unité qui la mettrait à l'abri des révolutions, ou du moins d'une partie des révolutions qu'elle subit.

Il n'y a pas longtemps qu'on a des idées justes sur la valeur et sur le rôle des monnaies, ou du moins il n'y a pas longtemps que les idées justes se sont fait une place dans notre législation. Jusqu'en 1789, la monnaie était regardée comme une source de revenus pour le prince, et administré moins dans l'intérêt du commerce que dans celui du fisc. Depuis la Révolution, l'idée de justice a présidé à la fabrication des monnaies; mais une erreur a été commise. La monnaie est une valeur qui sert à mesurer le rapport des autres valeurs. Or, une mesure doit être une, et on a introduit la multiplicité dans notre système monétaire en laissant circuler au même titre l'or et l'argent. Le mot franc doit avoir un sens précis; or, il cesse de l'avoir lorsqu'il est légalement représenté par 450 centigrammes d'argent et par 20 centigrammes d'or. Car il n'est pas de loi humaine qui puisse faire que 20 centigrammes d'or valent toujours exactement 450 centigrammes d'argent, non plus que fixer la valeur du franc au prix invariable de 8 francs. Il en résulte que le mot franc est exposé à avoir deux significations; que le débiteur l'interprétera toujours dans le sens qui lui sera favorable, c'est-à-dire qu'il donnera le métal, or ou argent, qui aura la moindre valeur, sans que le créancier, victime de

la loi, puisse réclamer. C'est là un grave inconvénient, et la question de l'unité monétaire est assurément digne d'occuper les méditations d'un économiste. Les Etats-Unis, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Belgique, ont successivement compris qu'il ne devenait avoir qu'un seul étalon pour peser véritablement l'unité monétaire. La France le comprendra aussi.

En attendant, la question est à l'étude. M. Michel Chevalier l'a étudiée, dans son dernier ouvrage, avec l'autorité de son nom et de son talent. Il demande que la France adopte l'argent pour étalon, comme le voulaient les législateurs de l'an XI. D'autres préféreraient l'or. C'est un côté de la question que nous ne voulons pas examiner ici. Tous les économistes ne l'envisagent pas de la même manière, mais tous s'accordent à déclarer avec Mirabeau qu'une mesure doit avoir les mêmes rapports dans toutes ses parties, et que, par conséquent, il faut en et non pas deux métaux pour servir d'étalon monétaire. — (*Revue Européenne*).

Québec, juillet et août 1850.

ANNALES de l'Université Laval pour l'année 1859-60, 48 p. in-8, Côté et Cie.

PROVASCHEN.—*Traité de Botanique, à l'usage des écoles*, par M. Provancher, curé de St. Joachim, 118 p. in-12o, St. Michel et Darveau. Ce joli volume est orné de 80 gravures.

Montréal, juillet et août 1850.

L'AGRICULTURE, 11e et 12e livraisons du 11e volume, \$1 par année, De Montigny et Cie.

Ces deux livraisons complètent le 11e volume de cette indispensable publication. La rédaction et l'exécution typographique de cette revue ont montré cette année un progrès bien remarquable sur celles des années précédentes. L'avant dernière livraison contient un supplément de 32 pages qui n'est rien moins que le commencement d'un ouvrage sérieux, que publie le rédacteur en chef, M. Perrault, sous le titre de "Histoire du Canada agricole."

La première partie de cet important travail révèle de larges idées exprimées dans un style énergique et coloré; on trouve plus longuement les preuves de la sollicitude de l'ancien gouvernement du Canada pour l'agriculture, dans des documents très curieux, sans doute, à notre époque de *laissez faire*; mais qui n'en étaient pas moins alors d'une haute sagesse.

Dans la 12e livraison de son journal, M. Perrault constate les belles nouvelles suivantes: "Les rapports que nous recevons nous confirment dans l'opinion que nous avons déjà émise sur la bonne apparence des récoltes de l'année; les céréales et plantes sarclées ont parfaitement réussi; peut-être le foin n'est-il pas ce qu'il devrait être aux environs de Montréal; mais nous savons que Berthier a une récolte abondante et les districts du bas du fleuve sont également bien partagés. Les nouvelles du Haut-Canada sont également bonnes, le blé surtout a parfaitement réussi; au reste, les ravages de la mouche à blé ont été beaucoup moins sentis cette année dans toute la province."

St. Hyacinthe, août 1850.

LABRÈRE.—*St. Hyacinthe, lecture donnée par M. P. de LaBruère, fils, à la première séance du Cercle d'Union de St. Hyacinthe, le 3 juillet 1850, 16 p. in-12, Léonard Boivin.*

C'est une rapide et intéressante esquisse des progrès d'une ville, qui ne date pas encore de bien loin et qui sera bientôt très importante. La paroisse de St. Hyacinthe fut établie en 1777. L'année suivante les registres constataient 11 baptêmes, 1 mariage et 7 sépultures.

L'ancienne paroisse de St. Hyacinthe a donné naissance à 15 autres paroisses, dont les registres réunis ont constaté, en 1858, 1881 baptêmes, 310 mariages et 725 sépultures. La population de la ville est actuellement de 3581 âmes.

Petite Revue Mensuelle.

—Enfin! les chroniqueurs et les journalistes de ce côté de l'Atlantique vont pouvoir respirer. Rien de plus désagréable que le métier surêté de chroniqueur mensuel, depuis le commencement de cette incroyable année 1850! A peine aviez-vous posé votre plume, que l'on criait sous vos fenêtres la nouvelle d'une victoire ou d'une catastrophe quelconque, qui bouleversait complètement toutes vos prévisions et détruisait tout l'échafaudage de votre stratégie. La paix a été la plus subite et la plus inconcevable de ces surprises. Mais cette paix elle-même, qu'est-elle? C'est ce que se demande un des écrivains de *Blackwood's Magazine*, dans un article qui a pour titre, "The peace—what is it?" L'auteur de ce remarquable écrit, tout en signalant l'empereur à toutes les défiances et à toutes les rancunes de l'empire britannique, s'efforce à faire de lui l'homme le plus prodigieux qui ait jamais existé, égal, est-il dit, à son oncle par les armes, et bien supérieur par la diplomatie. "Voyons, dit-il, quel est l'état de nos affaires au moment où ce nouveau Napoléon a terminé sa seconde campagne. La paix est rétablie; mais comment? Et cette paix elle-même, qu'est-elle? Est-ce bien la paix ou seulement est-ce le flot de l'ambition militaire, qui demeure un moment en repos avant de s'ouvrir avec violence une nouvelle issue?" (1)

(1) Cet article est attribué à l'historien Allison.